



Démographie

Des entrées moins nombreuses en France en 2021 qu'avant la crise sanitaire

Dans *Insee Première* n° 1945 d'avril 2023, Pierre Tanneau (Insee) analyse la diminution du nombre d'entrées des personnes immigrées en 2021 en France par rapport à 2019. Au 1^{er} janvier 2020, 67,4 millions de personnes vivent en France, dont 6,8 millions d'immigrés selon les données du recensement. Entre le 1^{er} janvier 2006 et le 1^{er} janvier 2020, la population vivant en France a augmenté de 4,4 millions de personnes et le nombre d'immigrés de 1,7 million. La croissance de la population immigrée représente 38 % de la croissance de la population totale sur cette période.

En 2021, 336 000 personnes sont entrées en France. Parmi elles, 69 000 personnes sont nées en France, 22 000 sont nées Françaises à l'étranger et 246 000 sont immigrées. Le nombre d'entrées a augmenté de 19 % par rapport à 2020 (baisse des entrées dans le territoire dû à la crise sanitaire du covid-19), mais il n'a pas rattrapé le niveau de 2019.

Parmi les immigrés entrés en France en 2021, un quart ont moins de 19 ans et la moitié ont entre 19 et 37 ans. Chez les 15 à 24 ans, 53 % sont en études au début de l'année 2022, et chez les 25 ans ou plus, 51 % sont diplômés de l'enseignement supérieur. Parmi cette dernière catégorie, les femmes sont plus fréquemment diplômées de l'enseignement supérieur (55 %) que les hommes (46 %).

La part des immigrés européens parmi les entrants en France est nettement moindre qu'il y a quinze ans (sauf pour les pays d'Europe du Sud). Elle passe de 33 % en 2006 à 22 % en 2021. Cette même année, un peu plus de la moitié des personnes entrées en France sont des femmes (51 %) : cette part est plus faible pour les personnes originaires d'Afrique hors Maghreb, de Turquie ou du Moyen-Orient (48 %) et d'autres pays d'Asie (45 %) ; en revanche elle est plus élevée pour celles venant du Maghreb (54 %) et d'Amérique ou d'Océanie (55 %).

Néanmoins, la part des femmes entrant en France diminue ces dernières années : de 3 points en 2021 par rapport à la période 2006-2014 et de 1 point par rapport à la période 2015-2019. Cet équilibrage progressif du rapport des sexes des nouveaux immigrés pourrait notamment s'expliquer par le rapprochement des profils migratoires des femmes et des hommes dans les dernières décennies, mais aussi par une diversification des pays d'origine et des motifs de venue en France.

Natalité : l'immigration n'est pas « la » solution...

Dans *Insee Première* n° 1939 de février 2023 ⁽¹⁾, Didier Reynaud (Insee) précise que les femmes immigrées, nées entre 1960 et 1974, résidant en France métropolitaine en 2019-2020, ont eu en moyenne 2,35 enfants (y compris les naissances dans leur pays d'origine avant la migration). Pour comparer, les femmes, nées en France et qui ne sont pas descendantes d'immigrés, ont donné naissance à 1,86 enfant au cours de leur vie.



(1) – « Combien les femmes immigrées ont-elles d'enfants ? » (4 pages).

En outre, les descendantes d'immigrés, qui n'ont pas elles-mêmes connu la migration, ont eu en moyenne 1,90 enfant, ce qui est très proche des femmes nées en France, non descendantes d'immigrés (1,86).

La descendance finale des immigrées est en forte baisse au fil des générations : celles nées entre 1950 et 1954 ont eu en moyenne 2,94 enfants, contre 2,27 pour celles nées entre 1970 et 1974.

Le diplôme est déterminant, tant concernant la descendance finale que l'âge moyen à l'accouchement tous rangs de naissance confondus. Ainsi, pour les femmes immigrées nées entre 1960 et 1974, la descendance finale de celles sans diplôme ou avec un diplôme inférieur au baccalauréat s'élève en moyenne à 2,71 enfants, contre 1,75 pour celles diplômées de l'enseignement supérieur.

La descendance finale varie également selon le pays de naissance des femmes immigrées nées entre 1960 et 1974. Elle est la plus élevée dans les pays d'Afrique hors Maghreb (2,93 enfants).

L'indicateur conjoncturel de fécondité (ICF) permet d'approcher les années récentes ⁽²⁾. L'ICF des femmes nées à l'étranger s'établit en moyenne à 2,33 enfants par femme en 2021. Il est le plus élevé pour les femmes nées en Afrique hors Maghreb, à 3,32, alors qu'il est de 2,51 pour celles nées au Maghreb. À l'inverse, l'ICF des femmes nées en Europe du sud est le plus faible (1,63).



Culture

Période faste pour la librairie indépendante ?

Dans *Alternatives Économiques* n° 433 d'avril 2023, Justin Delépine publie un focus sur les créations de librairies indépendantes ces dernières années en France. Créations et fermetures donnent un solde positif de 115 librairies en 2022, sensiblement identique à celui de l'année précédente. Depuis 2017, il y aurait 385 librairies supplémentaires, pour un total d'environ 4 000.

Le mensuel observe que des librairies se créent partout – y compris dans des communes de moins de 5 000 habitants

(un quart des créations). Certes, la conjoncture est favorable avec un marché du livre qui se porte bien en cette période post-covid. Les ventes bénéficient notamment de l'attrait pour les BD et mangas (un quart du marché).

Justin Delépine tempère l'enthousiasme. D'une part, c'est un secteur d'activité avec un taux de marge très faible (1,6 %) et ce, dans un environnement très concurrentiel : les librairies ne captent que 40 % des ventes. D'autre part, l'embellie de 2021 et 2022 va-t-elle se poursuivre ?

À vos agendas

Le dimanche 14 mai, à Évron
Architecture et histoire au XIX^e siècle

Le samedi 14 mai, à 15 h, le Pays d'art et d'histoire Coëvrons-Mayenne organise une visite-découverte d'Évron au XIX^e siècle. « *De l'apparition du chemin de fer à l'histoire des anciennes halles, mais également de l'exploitation du four à chaux, Évron a connu de profondes transformations qui ont marqué l'architecture et l'histoire de la ville.* »

Rendez-vous devant la médiathèque. Parcours de 2,5 km à pied. Plein tarif : 5 euros. Tarif réduit : 3,50 euros. Gratuit pour les étudiants et les moins de 18 ans.

La pensée hebdomadaire

« *Même s'il y a une grande variabilité des rites face à la mort, on peut isoler trois étapes. La première consiste à voir le corps afin de comprendre que le sujet est décédé. Il s'agit d'observer un corps resocialisé – habillé chez nous – qui restera dans la mémoire des proches. Ensuite, ce corps est caché, que ce soit dans une tombe ou par une crémation qui le fait disparaître. Pourquoi cacher ? C'est l'un des problèmes les plus difficiles à résoudre. Voir permet de commencer à saisir l'absence, mais comprendre la mort est impossible, c'est sans doute pour cela qu'à un moment donné il faut cacher. Enfin, il y a la sacralisation qui métamorphose le sujet en défunt. Elle peut être uniquement psychique, quand il ne reste aucune trace d'un corps, dont les cendres ont été dispersées par exemple dans un fleuve, mais elle peut aussi s'appuyer sur des éléments matériels. La tombe est ainsi un lieu de séparation entre les vivants et les morts.* »

Éric Crubézy, professeur d'anthropologie biologique (université Toulouse-III-Paul-Sabatier), « Il n'existe pas de tombes préhistoriques », *Sciences et Avenir – La Recherche* n° 893/894 de juillet-août 2021 (page 113).

(2) – L'ICF mesure le nombre d'enfants qu'aurait une femme tout au long de sa vie si les taux de fécondité observés l'année considérée à chaque âge demeuraient inchangés.